

LE FOULARD DE L'IMPOSTURE

Du même auteur :

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec Mélanie
Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs. 2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Gabrielle Desabers

**LE FOULARD DE
L'IMPOSTURE**

ROMAN

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2023. Tous droits réservés
Crédits photos : GeorgePeters. Istockphoto.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-359-9144-9

PREMIÈRE PARTIE

1

La porte de mon bureau à peine fermée, je m'interroge. Je n'arrive plus à percevoir l'intérêt de mon action au sein du ministère des Droits de l'homme. Jusqu'ici, je n'ai jamais vécu mon travail comme une obligation financière, je le vis comme une vocation, un combat. Ce n'est plus le cas, la flamme en moi s'est éteinte et je ne pourrai pas continuer sans ce moteur. Pour se battre tous les jours contre la bêtise humaine, le racisme, l'individualisme, l'ambition démesurée et meurtrière de nombreux dirigeants publics ou privés de notre pays, il faut une force mystique. La foi me quittant, je ne pourrai pas supporter que mon travail acharné n'arrive à persuader que 10 % de mes interlocuteurs.

Ma pensée s'envole vers le paysage mouvementé de la pointe Finistère par un grand jour de tempête. Le téléphone me sort de ma rêverie :

— Bonjour, ministère des Droits de l'homme, Sofia Boudiaf.

— Bonjour, Assia, avocate à Alger !

— Oh ! Assia, quelle agréable surprise ! Comment vas-tu ?

— Je vais certainement mieux que toi, le soleil d'Alger dynamise plus que ta grisaille parisienne !

— Tu ne crois pas si bien dire, j'en ai marre des vieux murs de ce ministère et du manque de soleil.

— Ça tombe bien, parce que je viens te sauver de cette morosité...

— C'est-à-dire ?

— J'ai besoin de toi à Alger. Une femme algérienne, victime d'une discrimination sexuelle à l'embauche, porte plainte. J'assure sa défense. Je ne maîtrise pas suffisamment ce sujet, ton aide serait la bienvenue. Ce procès doit être retentissant. C'est tellement rare qu'une Algérienne ose se battre contre la misogynie de notre pays qu'il faut que sa démarche permette de faire avancer le droit des femmes en Algérie et... Attends, j'entends un signal d'appel, tu peux patienter ?

— Oui, j'ai tout mon temps.

— À tout de suite.

Il y a quinze ans, Assia pénétrait dans mon bureau. Du haut de ses vingt ans, elle criait à l'injustice.

Elle vivait en France pour étudier le droit et, pour subsister, elle postulait à tous les jobs qu'elle trouvait.

Ce jour-là, elle venait chercher de l'aide auprès de mes services, elle se disait victime d'une discrimination raciale à l'embauche.

Je me souviens de cette jeune fille grande et mince à l'allure sportive, vêtue comme toutes les étudiantes de son âge : jean, pull, baskets, et portant un foulard islamique coloré d'où s'échappaient des mèches de cheveux ébène. Son regard noir profond accentué par un maquillage du même ton laissait imaginer sa détermination. Je l'invitai à expliquer la raison de sa visite et, quand Assia prit la parole, je fus étonnée qu'une femme de vingt ans parle aussi posément et d'une manière si concise et explicite. Son exposé était très percutant :

« Je viens d'être victime d'une discrimination raciale à l'embauche. Je vous explique les faits : j'ai une amie, qui est en fac de droit avec moi, qui travaille dix heures par semaine dans une boîte d'interim. Elle répond au téléphone et oriente les clients vers les différents chargés de clientèle en fonction de leurs demandes.

En mars dernier, une entreprise de cosmétiques a contacté l'agence, car elle voulait embaucher plusieurs hôtesse d'accueil pour deux journées portes ouvertes. Mon amie a orienté cette entreprise vers la personne apte à traiter ce genre de demande.

Le soir même, elle s'empressa de m'informer de ce job potentiel et m'invita à lui transmettre mon curriculum vitae et ma lettre de motivation. Elle s'engagea à les donner en mains propres à la personne chargée de ce recrutement en tentant d'appuyer ma demande.

Elle le fit dès le lendemain. Le responsable du recrutement pour cette manifestation, avec les seules explications de mon amie et avant de lire mon curriculum vitae, lui a répondu immédiatement qu'a priori il n'y aurait aucun problème pour m'embaucher. Ce n'était pas très facile de trouver des personnes acceptant d'aussi petits contrats. Puis il a conclu en lui disant qu'il la tenait au courant rapidement.

Il a effectivement été rapide : dix minutes plus tard, il l'informait, très mal à l'aise, que tout le personnel nécessaire avait déjà été embauché et qu'il n'aurait donc pas besoin de mes services.

Mon amie, intriguée par ce revirement et par son comportement gêné, profita de la pause déjeuner pour aller jeter un coup d'œil dans son bureau. Voici la copie du fax émanant de la société qu'elle a trouvée dans le dossier. »

Je lus avec consternation ce document :

Nous souhaitons que les hôtesse d'accueil réunissent les critères suivants :

Âge : 18 à 22 ans

Taille : minimum 1,60 m

***Cheveux** : longs ou mi-longs*

***Corpulence** : sans surpoids*

BBR

Ce document constituait un monument de ségrégation, mais où se situait la discrimination raciale et que voulait dire « BBR » ?

Assia me précisa :

« BBR veut dire “bleu, blanc, rouge”, mon amie m’a confirmé que ce code est connu des agences d’intérim et désigne des individus de type européen, excluant ceux de couleur. »

J’étais sans voix. Ce document représentait une aubaine, sa rareté lui donnait toute sa valeur. Dans la plupart des cas que j’avais eus à traiter, la discrimination ne faisait aucun doute, mais les éléments la certifiant n’existaient pas. Les donneurs d’ordre se contentent de faire appliquer des consignes tacitement comprises et implicitement transmises, la justice ne dispose ainsi d’aucune preuve.

Le combat judiciaire qui s’ensuivit fut très exaltant.

Le cadre accusé de discrimination raciale à l’embauche fut sommé de s’expliquer devant la justice. Il tenta de convaincre que cette expression désignait simplement les personnes maîtrisant la langue française. Cette interprétation fut infirmée par une enquête de l’inspection du travail montrant qu’aucune candidate maghrébine n’avait été engagée comme hôtesse. La copine d’Assia, employée de l’agence d’intérim, confirma en précisant que l’entreprise demandeuse refusait systématiquement les gens de couleur.

La société fut condamnée et Assia toucha des dommages et intérêts. Au-delà de ce côté pratique, ce long combat juridique nous permit de créer une réelle amitié. En dehors de nos origines communes, on se découvrit une même hargne pour lutter contre les discriminations faites aux femmes.

Assia finit ses études par une thèse sur le droit des femmes en Algérie. Elle entama sa carrière d’avocate à Paris. Cependant ce travail ne lui offrait pas assez de perspectives.

Spécialiste de la condition féminine à travers le monde, elle voulait allier sa passion avec son activité professionnelle ; elle quitta Paris pour ouvrir son propre cabinet à Alger.

Depuis qu'elle est installée à Alger, elle revient au moins une fois par an à Paris pour revoir ses amis. À chacune de ses visites, je suis étonnée de son look : après avoir abandonné le jean-baskets de ses années d'étudiante, elle a opté définitivement pour des tailleurs-pantalons blancs, été comme hiver, avec lesquels elle assortit un foulard islamique toujours très coloré.

À Alger, elle vit seule. Elle est fille unique. Elle a eu une jeunesse choyée entre des parents qui s'entendaient bien ; malgré tout, elle répète qu'elle ne se mariera jamais et ne veut pas d'enfant.

En fait, elle se révolte contre ce monde fait par les hommes et pour les hommes. Sa trop grande connaissance de la condition féminine la handicape vis-à-vis d'eux, elle n'arrive pas à leur faire confiance. C'est une battante qui aime la liberté et la sexualité. Elle quitte ses amants quand ils s'accrochent trop, et principalement s'ils commencent à se projeter dans un avenir commun. Elle vit les relations amoureuses au jour le jour.

— Allô ! Sofia, es-tu toujours là ?

— Oui, je rêvassais à notre rencontre d'il y a quinze ans.

— Il y a déjà quinze ans ! Moi aussi, je me rappelle cette grande femme élancée aux cheveux mi-longs châtain foncé. J'avais immédiatement jaloué ta poitrine conquérante, tes jambes interminables et ton teint clair, et la douceur de tes yeux noirs. Et dès que tu avais prononcé un mot, ta voix chaude et émouvante m'avait frappée en plein cœur. Tu n'as pas changé !

— Flatteuse !

— Cela fait donc quinze ans que je te dis qu'il faut que tu viennes découvrir notre beau pays.

— Je te vois venir, toi !

— De toute façon, cette fois-ci tu ne peux pas me le refuser, j'ai vraiment besoin de toi pour ce dossier !

— Tu peux m'expliquer de quoi il s'agit exactement.

— Ma cliente a postulé plusieurs emplois de conseiller financier dans différentes banques ou compagnies d'assurances françaises ou algériennes implantées à Alger. Elle a les diplômes nécessaires. À chaque fois, elle a été évincée. Puis, lors d'un entretien pour un poste d'agent commercial auquel elle était arrivée comme à l'accoutumée avec le voile islamique, l'un des recruteurs lui a demandé si elle pensait travailler en portant le hijab. Elle a trouvé la question bizarre, mais a répondu que bien sûr elle revêtait son foulard tous les jours. Mais à partir de ce jour, l'idée a cheminé et, pour en avoir le cœur net, elle a postulé à nouveau dans une banque dans laquelle elle s'était présentée plusieurs mois auparavant. Mais cette fois, elle a ajouté à son curriculum vitae et à sa lettre de motivation une photo d'elle non voilée, ce qu'elle n'avait pas fait précédemment. Elle a été reçue en entretien et s'y est rendue également les cheveux au vent et vêtue à l'occidentale. Elle a été embauchée et, depuis qu'elle tient ce poste, elle s'est remise à porter le hijab. Ses employeurs ne la lâchent pas, elle vit un harcèlement psychologique permanent. Ils sont obsédés par l'idée de lui faire ôter son voile.

— Effectivement, cette situation peut être interprétée comme une discrimination liée à la religion, mais on peut aussi admettre que les entreprises, qui proposent des postes en relation avec le public, exigent un certain type d'habillement. En France, dans les banques, les messieurs sont priés de porter des costumes et les hôtesses de caisse, dans la grande distribution, doivent revêtir un uniforme, et je pourrais te trouver d'autres exemples...

— Tu as raison, mais en Algérie c'est différent, l'employeur peut exiger une tenue de travail correcte, mais il n'est pas autorisé à interdire le port du hijab aux femmes.

L'Algérie n'est pas un pays laïque : l'article deux de la Constitution consacre l'islam comme religion d'État.

— Bon, d'accord, mais pourquoi as-tu besoin de moi sur place ?

— Parce que je veux faire de ce procès une tribune retentissante pour défendre la cause des femmes algériennes...

— OK, mais je peux pareillement t'aider à monter un dossier bien fourni en restant à Paris...

— Non, tu dois t'imprégner de l'ambiance, de la mentalité, de la sensibilité de notre pays, je veux faire vibrer notre public, il faut de l'émotion. Et tout cela, tu ne peux le vivre que de l'intérieur, en Algérienne. Tu dois ressentir la chaleur étouffante des rues d'Alger sous le soleil, la blancheur de la ville et sa population cosmopolite. Il faut que tu croises des femmes vêtues à l'occidentale avec des jupes courtes, marchant près d'autres couvertes de pied en cap avec le voile islamique noir. Tu dois découvrir le regard des hommes de chez nous, leur manière d'aborder les femmes ou bien souvent de ne pas les aborder. Il faut que tu vives le fourmillement des souks, que tu y fasses des achats pour préparer la cuisine de chez nous, que tu sentes les épices. Il faut que tu te réveilles au cri du muezzin...

— Arrête de jouer le poète ! Tu es pire qu'un prospectus d'agence de voyages ! À t'entendre, je vibre pour l'Algérie à 5 000 kilomètres de distance.

— Eh bien ! c'est cela, tu dois vibrer pour l'Algérie, la sentir dans tes tripes. Je ne te laisse pas parler, tu ne me dis pas non, tu réfléchis. Tu as deux excellentes raisons de venir. La première pour m'aider et, la seconde, tu n'y couperas pas, un jour, il faudra bien que tu acceptes de te regarder en face. Alors, pourquoi pas maintenant ! Je raccroche, je te laisse trois jours pour réfléchir. Je t'attends.

— OK, Assia. Je te rappelle dans trois jours.

— Voilà, parfait, je t'embrasse.

— Moi aussi.

Je quitte mon bureau. Prendre l'air et marcher dans Paris
allégeront ma réflexion.

2

Je marche le long de la Seine. Mes pensées vont vers mes parents et plus particulièrement vers mon père, Rachid, que je n'ai jamais connu. Combattant de l'armée clandestine algérienne, « fellagha », comme disaient les Français, il a été tué lors d'une opération de sabotage. Je ne l'ai découvert qu'à travers les informations qu'a bien voulu me donner ma mère.

Ma mère, une fontaine d'amour, une maman algérienne dans toute sa dimension intérieure. Cette mère ne crie pas sa joie ni sa colère en public mais retrouve sa verve naturelle dans l'intimité de sa maison. Cette mère qui, à force d'efforts, a réussi à moins parler avec ses mains pour mieux s'adapter au monde dans lequel elle vit. Cette mère excessivement maternelle qui a su respecter les choix de sa fille. Cette mère si dynamique, si battante, qui a gardé malgré tous ses combats tant de douceur et de tendresse : Chafika.

Je m'assois sur un banc, sors mon téléphone et compose son numéro.

— Allô, Maman...

— Oh Sofia ! Quelle surprise, tu ne travailles pas ?

— Non, j'ai eu envie de prendre l'air, que fais-tu, là, maintenant ?

— Rien de particulier.

— Je peux passer chez toi, tu m'offres un thé ?

— Avec plaisir, je t'attends.

— Je prends le métro, je suis là dans dix minutes.

— À tout de suite.

En fait, ma mère n'évoquait jamais mon père et, bien que née le 14 février, je ne sais pas si je suis née sous le signe de l'amour. Chafika ne parle pas de ses deux ans de mariage, elle passe toujours directement à la mort de Rachid et à la découverte de sa grossesse.

Petite, j'ai ressenti ce sujet tabou et, dans ce cas, les enfants se taisent, ils ne veulent pas blesser. Maintenant, à quarante-huit ans, il est temps que j'insiste pour connaître son histoire. J'ai choisi de ne pas l'informer au téléphone de la raison de ma visite pour qu'elle ne puisse pas préparer ses réponses. L'effet de surprise l'obligera à plus d'authenticité. Gamine, j'ai toujours pensé que ma mère ne parlait que très peu de mon père parce qu'elle souffrait encore de sa mort, mais n'y a-t-il pas prescription presque cinquante ans après ?

L'allure très européenne de ma mère, sa petite taille et sa minceur lui permettent de porter avec élégance des tenues simples et décontractées. Le jean est son compagnon le plus présent. Elle a choisi, déjà depuis plusieurs années, une coupe de cheveux ondulée et courte. Même si elle a adopté la France, l'Algérie n'est pas oubliée et le henné cache ses fils blancs. Ses sourcils épilés très finement, à la mode des années 1980, ombrent des yeux noirs pareils aux miens. Ma mère s'astreint à un maquillage discret, tous les jours. Elle m'accueille avec toute la chaleur des mamans algériennes. Elle a gardé un léger accent, parle vite et n'apprécie pas sa voix haut perchée.

Nous nous installons. J'aime le salon de ma mère, elle y a recréé une authentique ambiance algérienne. Des banquettes orientales couvertes de gros coussins grenat, en tissu algérien brodé de petits bijoux berbères, occupent trois des murs. Deux

tables octogonales en bois aux piétements ciselés cachent des tabourets d'appoint. Un coffre richement décoré permet de ranger la vaisselle, et trois poufs en maroquinerie bicolore fleurissent sur les deux tapis à arabesques qui masquent la totalité du sol. Entrer dans cette pièce équivaut à faire un saut en Algérie, le dépaysement est assuré. J'oublie la banlieue parisienne, bercée par la musique raï.

Le service à thé en cuivre et son plateau entièrement sculpté à la main trônent sur un trépied pliable en bois ouvragé. Pendant que ma mère remplit nos tasses, je me lance :

— Maman, je voudrais que tu me parles de Papa...

— Pourquoi ? Elle se met immédiatement sur la défensive.

— Justement par rapport à cette réaction que tu as là, tout de suite ! J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un sujet tabou et je n'ai jamais osé poser des questions. Maintenant que j'ai quarante-huit ans, presque cinquante ans après sa mort, tu pourrais me raconter qui il était et ta vie avec lui. Le chagrin s'est atténué et tu n'as plus besoin de me protéger. Alors, si toi tu demandes « pourquoi », moi je demande « pourquoi pas ? ».

— Oui, mais pourquoi maintenant ? Cela fait longtemps que j'attends cette question et j'avais fini par croire que tu ne la poserais jamais.

— Parce que maintenant je sens que j'ai besoin de me mettre en accord avec mon passé et mes origines pour réussir à être heureuse. Et si tu l'attendais, cette question, pourquoi n'es-tu jamais venue sur le sujet ?

— Parce que quand tu étais plus jeune, je pense que tu n'aurais pas pu comprendre et, par la suite, je me suis dit que, si tu n'en parlais pas, c'est que tu ne voulais pas savoir.

— Eh bien ! je veux savoir...

— J'espère que tu as du temps devant toi. Je ne peux te parler de ton père sans me remettre dans le contexte de l'époque et du pays, donc il faut que je te raconte ma vie de ma naissance jusqu'à la mort de ton père !

Par cette longue entrée en matière, elle tente de me dissuader. Elle est habituée à mon emploi du temps surchargé et s'attend certainement à ce que je propose de remettre ce récit à plus tard. Je lui réponds avec un grand sourire :

— D'accord, j'ai tout mon temps, je t'écoute.

— Tu es sûre ? Ça va être long !

— Non, je t'assure, j'ai tout mon temps.

Je sens ma mère fébrile. Elle reste silencieuse, me sert à nouveau une tasse de thé. Puis, tout doucement, elle commence à bredouiller :

Je suis née dans le Sahara. Je vivais pauvrement entre un père très autoritaire et une mère très soumise. Il ne lui pardonnait pas de ne lui avoir donné qu'un enfant, qui plus est de sexe féminin. Il avait pris de nouvelles femmes qui n'avaient également mis au monde que des filles, il les avait donc répudiées les unes après les autres, et elles étaient parties avec mes sœurs. En sortant du statut marital, elles devenaient des brebis galeuses rejetées par leur famille et leur entourage et perdaient leur dignité. À cela s'ajoutait une vie misérable. Mon père le savait, mais ne compatissait aucunement.

Mon père ne m'aimait pas, il m'ignorait. À ses yeux, j'importais moins que ses chèvres. Ma mère était trop soumise et trop terrorisée pour assurer ma protection. Elle vivait en permanence avec la peur d'être répudiée et elle avait fini par m'en vouloir de ne pas être un garçon. Je ne peux même pas dire que j'avais conscience de mon malheur à l'époque, je pensais que tous les parents se comportaient comme cela. Ma soumission égalait celle de ma mère, mon seul exemple.

Le jour de mes douze ans, mon père, qui en général ne m'adressait pas la parole, m'a annoncé qu'il m'avait promise à un lointain cousin et que le mariage serait célébré le jour de mes seize ans. Il a conclu en précisant qu'en attendant cette date je devais apprendre mon futur travail d'épouse et

de mère et que, pour rester pure, je devrais dorénavant me voiler et ne plus sortir sans ma mère.

À partir de là, je peux te dire que j'ai pris conscience du bonheur de mes jeunes années. En effet, je courais dehors avec les autres enfants de mon âge, je n'étais pas éduquée, je poussais comme les arbustes des oasis et, en dehors des heures d'école, je vivais libre du matin au soir. Mon père me tenait pour quantité négligeable et il ne ramassait pas ses chèvres. Pourquoi m'aurait-il limitée ? Il s'en fichait bien de me perdre. Ma mère dépressive me préférait loin de ses yeux, je lui rappelais son échec. Moi, je fuyais la tension omniprésente qui régnait dans notre gourbi. Et là, d'une minute à l'autre, mon père venait de m'ôter toutes mes raisons de vivre.

Ces quatre années de claustration ont été interminables. J'ai réussi à glaner quelques informations auprès de ma mère sur ce futur époux et j'ai appris en particulier qu'il avait vingt ans de plus que moi et que trois femmes s'étaient déjà succédé dans son lit. Il avait répudié la première pour sa stérilité, la seconde était morte sans descendant et il s'appropriait à rejeter la troisième qui n'avait toujours pas enfanté. J'étais atterrée.

Malgré tout cela, quand Rachid est venu me chercher, je me suis sentie presque libérée après ces quatre années d'enfermement.

Il est arrivé en milieu de journée accompagné de sa sœur, Zahra, de quelques années plus âgée que moi. Mon père est allé sur le pas de la porte, je suis restée à l'intérieur avec ma mère. Je les ai entendus se mettre d'accord sur ma dot et j'ai compris le peu d'exigences de mon futur mari. Il voulait principalement une femme jeune et robuste capable de lui faire des enfants. Mon père m'a donné l'ordre de sortir pour que Rachid puisse juger sur pièce. J'étais bien sûr couverte de la tête au pied et voilée, l'aspect général a dû lui suffire, mon père m'a repoussée dans notre gourbi en m'intimant de préparer mon bagage. Je n'avais pas osé lever les yeux et je ne savais toujours pas à quoi ressemblait Rachid. Ma mère

m'a aidée à rassembler mes affaires. Puis elle s'est assise à sa place habituelle dans le coin de la pièce, elle ne m'a pas parlé ni regardée. J'attendais, brusquement mon père est entré et m'a tirée dehors. Zahra, ma future belle-sœur, m'a aidée à monter dans la charrette, elle a baissé la bâche et j'ai senti l'attelage qui s'ébranlait. Toute cette scène que je te raconte là, de l'arrivée de Rachid chez mes parents à mon départ, a duré moins de quinze minutes. J'ai pris conscience que je quittais définitivement mes parents quand Zahra, pleine de sollicitude, m'a prise dans ses bras et m'a dit :

« Tu sais, nous devons toutes en passer par là, nous les femmes : quitter nos parents et apprendre à faire partie d'une autre famille, tu vas t'habituer. »

Tu as envie de me dire : « Pourquoi tu n'as pas hurlé ? Pourquoi tu n'as pas sauté de la charrette ? Tu venais de partir. » Oui, mais, tu vois, c'est une réaction d'Occidentale des années 2000, j'étais une Orientale des années 1950. Je n'avais appris que la soumission et l'obéissance, comme 90 % des femmes de ma génération et des précédentes en Algérie. Je n'avais pas envie de crier. Mon cœur coulait, je pleurais la certitude d'avoir perdu l'espoir que ma mère m'aime. Elle n'avait pas dit un mot ni tenté un geste de tendresse vers moi alors qu'elle, évidemment, avait bien compris que j'allais la quitter. Pour quelles raisons aurais-je essayé de revenir en arrière ? Pour mon père pour qui je n'avais toujours été qu'une bouche de trop à nourrir ? Pour ma mère qui, lors de la séparation ultime, n'avait pas voulu ou pas pu me montrer de l'amour ? Non, la famille qui m'attendait ne m'en apporterait peut-être pas plus, mais ne pouvait pas non plus m'en offrir moins. Je ne perdais rien.

De chez mes parents jusqu'à Deggar, le village de Rachid, dans le nord de l'Algérie, il y a environ 1 500 kilomètres. Notre voyage a duré plusieurs jours pendant lesquels je n'ai pas aperçu une seule fois mon futur conjoint, en revanche j'ai appris à connaître Zahra. De dix ans mon aînée, elle s'était mariée au même âge que moi avec un homme de trente-sept

ans. Elle avait déjà cinq enfants. Son époux, Tahar, un ami de Rachid, avait accepté la demande de ce dernier d'amener sa sœur avec lui pour venir me chercher. Il fallait que Rachid soit accompagné d'une femme, nous n'étions pas encore unis officiellement, les convenances ne permettaient pas que nous passions toutes ces journées en tête à tête, et ce ne fut pas du tout le cas ! Zahra était restée vivre près de sa famille puisque son mari habitait dans le même village. Sa gaieté et sa douceur aidèrent à notre complicité. La perspective de résider proche de chez elle m'enchantait.

Dès le lendemain de mon arrivée à Deggar, le mariage traditionnel a eu lieu. Zahra avait tout organisé et m'a guidée. J'ai dû changer trois fois de costume et, pendant toute cette journée, je n'ai rencontré que très peu Rachid. La fête sépare les hommes et les femmes. Durant les seuls moments en sa présence, la coutume ne m'autorisait pas à lever les yeux sur lui. De toute façon, j'étais tellement tétanisée que je n'aurais jamais osé le regarder.

En fin de soirée, Zahra essaya, toute gênée, de m'expliquer ce qui allait se passer durant la nuit suivante. Dans mon isolement auprès de ma mère, je n'avais reçu aucune information sur la sexualité et je crois que je n'imaginais pas qu'il pouvait exister ce type de rapprochements entre un homme et une femme. Zahra cherchait visiblement comment me préparer. Je suppose que, pour sa part, elle avait vécu ce moment crucial dans la plus grande solitude, mais elle avait pris en pitié cette toute petite jeune fille qui devait subir son frère, qu'elle savait très dur. Elle a fini par me dire que, durant la nuit de noces, le mieux était d'obéir à son mari et de se plier à ses exigences, et elle a ajouté que cela se passait vite. Elle semblait mal à l'aise, je n'ai osé poser aucune question et en particulier : « Qu'est-ce qui se passait vite ? »

Puis elle m'a accompagnée dans ma nouvelle maison, à l'écart du village. Zahra m'a précisé qu'il s'agissait de l'ancienne demeure de leurs parents, Rachid en avait hérité.

Cette petite bâtisse n'était équipée ni de l'eau ni de l'électricité.

Ma belle-sœur m'a quittée en m'annonçant que mon mari n'allait pas tarder à me rejoindre. J'étais seule et j'attendais l'arrivée d'un inconnu qui détenait tous pouvoirs sur moi. Je t'assure qu'à seize ans cette situation m'oppressait.

Rachid est rentré dans la maison, j'ai osé lever les yeux sur lui, nos regards se sont croisés et il m'a ordonné de me dévoiler. J'étais tétanisée par la lueur métallique de ses pupilles. La peur que j'ai ressentie a réussi à atténuer l'effet de son physique. Devant moi, un homme trapu, musclé, les cheveux très sombres, le teint plutôt clair, me déshabillait du regard. Ses sourcils fournis accentuaient son aspect sévère. Et comme la plupart des Algériens à l'époque, il portait une épaisse moustache charbonneuse, marque indispensable de virilité.

Je ne bougeais toujours pas, il a répété son ordre et sa voix froide et sèche m'a sortie de mon immobilité. Depuis quatre ans, je ne m'étais jamais montrée le visage nu. Cet acte était probablement pour moi plus difficile que, pour une Occidentale contemporaine, de se dévêtir totalement. Je baissais les paupières et tenais mon voile dans mes mains tremblantes. Je sentais son regard sur moi, il n'a pas dit un mot pendant un laps de temps qui m'a paru interminable. Sans doute satisfait de son observation, il m'a poussé sur le lit et m'a violée.

Nos larmes coulaient. Ma mère revivait en les racontant ces moments horribles de sa vie. Moi, j'imaginai sans difficulté la souffrance de cette jeune fille et je commençais à prendre conscience que mon père était très loin du héros auquel j'avais voulu croire :

— Mais pourquoi ne m'as-tu jamais dit que mon père était un salaud ?

— Parce que, quand tu étais petite, je ne pouvais pas t'expliquer ces choses qui ont à voir avec les subtilités de la

vie de couple et la sexualité. J'avais également tellement peur de rater ton éducation que j'ai vite compris que les références à ce que ton père aurait dit ou pensé avaient beaucoup de poids pour toi. Donc j'en ai usé et abusé, et je n'ai pris conscience que trop tard que j'avais alimenté ton image d'un être exceptionnel. De plus, je ne suis pas sûre que l'on puisse considérer que c'était un salaud, c'était un homme algérien des années 1950, avec la culture de son pays et de sa génération. Beaucoup de mâles algériens fonctionnaient exactement comme lui. Ils avaient été élevés avec ce modèle ; pour eux, la tendresse, la douceur et même l'amour, c'était pour les femmes. Ils ne devaient pas passer pour des mauviettes.

— Admettons ! Mais continue, tu as été mariée deux ans avec lui avant sa mort, comment a été ta vie ?

Je préfère éviter de te raconter les détails. Je peux te dire que, quand je l'avais regardé, je m'étais tout de suite rendu compte que son physique me rebutait. Je n'avais pas compris que le mariage impliquait ce genre de rapprochements. Zahra avait dit vrai sur la rapidité, mais la violence, la brutalité et la souffrance qu'entraînaient ces actes les faisaient paraître interminables. Et là, couchée dans ce lit près de cet inconnu qui ronflait, je prenais conscience que cela se reproduirait à chaque fois qu'il le déciderait. Je me sentais sale, niée, je n'étais pas plus qu'une bête. Je me suis levée, j'ai fouillé la maison pour trouver de quoi me laver mais, même après avoir réussi à m'inonder le sexe, je restais toujours nauséuse. Je suis sortie sous le ciel étoilé et, en fille du désert habituée à chercher de l'eau, je me suis dirigée instinctivement vers la rivière qui coulait en contrebas de mon nouveau logis. Là, je me suis enfin dévêtue, j'ai vomi puis j'ai plongé nue. Du haut de mes seize ans, je n'arrivais pas vraiment à mettre en mots ce que je ressentais mais, après ce bain en l'unique compagnie des astres et des bruits de la nature, je me suis sentie purifiée.

Cela peut te paraître étonnant qu'une jeune fille de seize ans, venant de vivre un tel traumatisme et se préparant à un avenir aussi triste, puisse au sortir d'une baignade nocturne réagir positivement. Je t'explique :

Mon importante culture religieuse m'avait programmée à ce type de sacrifice. Mon père avait accepté, sur l'insistance du clergé musulman, que j'intègre l'école coranique. Mon père était probablement quelqu'un qu'on qualifierait aujourd'hui en France d'« intégriste ». Il estimait qu'une femme n'avait aucunement besoin d'être instruite, mais l'imam l'avait persuadé, en usant de l'argument que la religion permettait la formation de bonnes épouses soumises et dociles et de mères respectueuses des préceptes du Coran. J'ai donc étudié la lecture et l'écriture en recopiant et récitant les versets. Mais au-delà de cet apprentissage, très utile, j'ai été endoctrinée de sept ans à douze ans par un enseignement extrémiste. À cet âge, tu n'es qu'une éponge sans capacité critique et les leçons qui te sont transmises s'impriment en toi pour la vie. Les professeurs de cette école interprétaient le Coran d'une manière menaçante, sévère et violente. Mes yeux d'enfant percevaient Allah comme un maître juste, mais inflexible ; j'avais une peur panique de lui déplaire.

Je ne t'ai pas élevée du tout dans cette religion mais, tu vois, c'est peut-être indispensable de la connaître un peu pour comprendre la jeune fille que j'étais.

Certains textes du Coran concernant la place des femmes me sont restés en mémoire. Je te cite le verset 34, sourate 4 :

« Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Allah a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises ; elles conservent soigneusement pendant l'absence de leurs maris ce que Allah a ordonné de conserver intact. Vous réprimanderez celles dont vous avez à craindre l'inobéissance ; vous les reléguerez dans des lits à part, vous

les battrez ; mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Allah est élevé et grand. »

Bien sûr, comme tu ne connais pas l'arabe, je te propose une traduction et, comme toute traduction, elle peut être critiquée. Mais le plus important se situe dans l'interprétation que nous en donnaient les imams qui assuraient notre enseignement. Pour eux, Allah nous avait créés et savait mieux que nous la différence entre les hommes et les femmes. Ils estimaient que l'islam accordait aux deux sexes leurs droits selon leur nature.

Je ne te cite que l'étude d'un verset. Il te faut garder à l'esprit que j'ai suivi cet endoctrinement pendant six ans, à l'âge où la personnalité se forme et où les informations transmises par les adultes revêtent encore un caractère sacré. En Algérie, à l'époque, l'école coranique était appelée le « deuxième berceau » de l'enfant.

Ceci explique qu'en sortant de cette rivière le soir de mes noces, j'ai décidé que Allah, qui voulait mon bonheur, m'avait mise à cette place pour l'honorer, je devais obéir et respecter mon mari, cet être supérieur à moi.

Avec ton instruction, ta culture et ta mentalité d'Occidentale, cette soumission doit te sembler complètement absurde. Rassure-toi, moi aussi, après presque cinquante ans loin de mon pays, je ne pourrais plus accepter cet esclavage sexuel et domestique mais, à ce moment-là, est-ce que j'avais le choix ?

Non, et je crois que le feu de la révolte a couvé en moi durant les deux années de mon mariage, mais je l'étouffais avec mes convictions religieuses et je tentais de me persuader que mon abnégation allait me faire gagner le paradis.

Au lendemain de ce terrible soir, ma nouvelle vie a débuté immédiatement. La journée était consacrée aux tâches domestiques et la nuit, toutes les nuits, je redescendais nager dans la rivière après l'acte honni.

Rachid, de sa voix froide et sèche, ne me parlait presque pas. Il me donnait des ordres ou me déclamait des phrases